

# E

## ECCLÉSIASTE (L') ↗ QOHÉLETH

### ECKHART, MAÎTRE (1260 ?-1327 ?)

Johannes Eckhart est, comme son prédécesseur, saint Thomas d'Aquin, *Magister in Sacra Pagina*, maître en Écriture sainte, et, toute son œuvre est, en fait, un long commentaire de l'Écriture. Cela apparaît clairement dans ses *Sermons allemands* ou *latins*, ainsi que dans le dernier volet de son *Œuvre tripartite*: *L'Œuvre des expositions*, où il commente les différents livres de l'Écriture: la Genèse, l'Exode, l'Écclésiastique, la Sagesse, le Cantique, l'Évangile de saint Jean (et peut-être d'autres livres, dans la mesure où il fait allusion, de temps à autre, à des commentaires qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous: sur Isaïe, sur l'épître aux Romains, sur la Lettre aux Hébreux). Mais, plus largement, la présence de l'Écriture est, comme pour Origène et saint Augustin\* auxquels il se réfère souvent, le soubassement de son œuvre, tant dans sa composante latine: *L'Œuvre tripartite*, où les propositions et les questions sont tirées de la Bible, que dans son volet allemand, qui est presque entièrement biblique, mis à part le *Traité de la consolation divine*. Seuls le Prologue à *L'Œuvre tripartite* et les *Questions parisiennes* ne sont pas non plus un commentaire de l'Écriture, mais là encore la Bible est loin d'être absente.

Eckhart avait la Vulgate comme texte de référence, ainsi que la Septante et des Bibles en allemand, mais il n'en recherche pas moins la meilleure traduction possible, comme en témoignent les notes 121 et 285 du *Commentaire de la Sagesse*, ce qui manifeste son souci de vérité.

D'autre part, la méthode qu'Eckhart utilise pour lire l'Écriture est nouvelle, elle allie foi et raison,

dans la mesure où il « se propose, comme dans tous ses écrits, d'expliquer par les raisons naturelles des philosophes les affirmations de la foi chrétienne et de l'Écriture des deux Testaments [...]. En outre, l'intention de cette œuvre est de montrer comment les vérités des principes, des conclusions et des propriétés des choses de la nature sont clairement indiquées dans ces mêmes mots de l'Écriture sainte que l'on interprète au moyen de ces réalités naturelles ». Et il ajoute: « On insérera aussi, çà et là, quelques interprétations d'ordre moral » (*Commentaire sur le Prologue de Jean*, Paris, Éd. du Cerf, 1989, p. 27-29). Il reprend en cela les trois parties de la philosophie antique: la physique, la logique et l'éthique. En fait, Eckhart s'inspire de Maïmonide qui proposait une lecture rationnelle de l'Écriture et inscrit ses commentaires dans le cadre de la pensée médiévale.

Dans le Prologue à son *Opus expositionum* [l'Œuvre des expositions], il propose, cette fois, une sorte de discours de la méthode exégétique (*LW 2*, p. 321-322), où « l'intertextualité » dirions-nous, a sa place, ce qui le situe à la fois dans la méthode des *Quaestiones* médiévales et en fait, en même temps, un précurseur.

De manière classique, cette fois, Eckhart reprend la distinction entre exégèse littérale et exégèse allégorique qu'on trouve tant chez Origène que chez Augustin, mais il la réinterprète en faisant la distinction entre l'exégèse littérale et l'exégèse parabolique, en étant héritier en cela de Maïmonide. Telle est la raison pour laquelle, après avoir écrit un commentaire littéral de la Genèse, et n'étant pas arrivé à des conclusions suffisantes, il en propose un commentaire parabolique. Ainsi écrit-il au début du *Liber Parabolarum Genesis* (*Livre des Paraboles de la Genèse*, Prol., n. 1):

« Après avoir exposé dans la première édition ce qu'on devait dire, semble-t-il, quant au sens apparent

du livre de la Genèse, notre intention est dans cette édition des Parables [de la Genèse] de parcourir rapidement quelques passages, tant de ce livre que d'autres du Canon sacré, pour en faire ressortir, quant au sens caché, certaines choses connues de façon parabolique "sous l'écorce de la lettre" [Bona-venture, *Breviloquium*, Prol., n. 4], de façon à inciter les plus experts, aussi bien dans ces choses que j'aborde brièvement en peu de mots, que dans de nombreux autres que j'effleure tout juste, à chercher ce qu'il y a de meilleur et de plus fécond concernant les réalités divines, naturelles et morales, et qui est caché sous la figure et la surface du sens littéral. Car comme le dit Maïmonide [*Guide des égarés*, Introduction], toute l'Écriture relève, dans l'Ancien Testament, soit de la "science naturelle", soit de la "sagesse spirituelle", suivant Romains 7 (14) : *Nous savons que la loi est spirituelle*. Augustin déclare ainsi au livre VII [sic] des *Confessions* : "l'autorité de la Sainte Écriture m'apparaissait d'autant plus vénérable et d'autant plus digne d'une foi sacro-sainte, que, accessible à quiconque voulait la lire, elle réservait néanmoins à une intelligence plus pénétrante la majesté de son secret [...], s'offrant à tous par son style très simple, tout en piquant l'attention de ceux qui ne sont pas légers de cœur (Si 19, 4) [*Confessions*, l. VI, chap. 5, n. 8]." C'est aussi ce qui est dit dans le livre des Proverbes 25 (11) : *Des pommes d'or dans des filets d'argent*. Commentant ce passage, Maïmonide dit : "Comprends combien cette comparaison est douce ; car [...] une parabole a toujours deux visages." "Le visage extérieur doit certes être beau", pour attirer à lui, "mais le visage intérieur doit être encore plus beau, de façon à être, comparé à l'extérieur, comme l'or vis-à-vis de l'argent." La vérité de l'Écriture est donc "comme une pomme d'or recouverte d'un filet d'argent. Car lorsqu'on le voit de loin, ou lorsqu'on le regarde sans intelligence, on croit que c'est seulement de l'argent ; mais si l'on est un homme au regard perçant, ce qui se cache à l'intérieur est révélé au grand jour et l'on sait alors que c'est de l'or". Et c'est peut-être ce qui est dit en Sagesse 1 (5) : *L'Esprit Saint, l'éducateur, fuit le déguisement et s'éloigne des pensées qui sont sans intelligence*. Quand nous arrivons par conséquent à extraire, de ce que nous lisons, l'intelligence de quelque signification mystique, c'est comme si nous retirions en quelque sorte du miel des cavités cachées des rayons, ou que nous imitions les disciples du Christ frottant les épis dans leurs mains (Lc 6, 1) pour parvenir à la graine cachée, comme le dit Augustin dans une homélie [*La Genèse au sens littéral*, l. I, chap. 20, trad. Jean-Claude Lagarrigue]. Aussi s'efforce-t-il, dans ses différents commentaires de l'Écriture, de trouver « les pommes d'or ». Or que sont-elles ? Il donne lui-même la réponse, en

expliquant que « le but de tout commentaire de l'Écriture est de trouver le sceau des Écritures, le Christ, la vérité qui y est cachée et qui est à trouver » (*Lateinische Werke*, I, p. 453).

Sans doute est-ce là un point de vue habituel, déjà envisagé par Origène, mais il n'en demeure pas moins qu'il concourt à mettre en évidence la place du Christ dans l'œuvre d'Eckhart et qu'il rejoint le principe herméneutique que le Thuringien a emprunté à Thomas d'Aquin : *Contemplata alii tradere*, transmettre aux autres les fruits de sa contemplation, directe ou médiatisée par l'Écriture.

Dans sa prédication, Eckhart propose souvent des figures : celles de l'homme noble, de l'homme pauvre, de l'homme humble, du juste, de Marthe... Ces figures sont bibliques, nous ne les reprendrons pas toutes, mais nous arrêterons à deux d'entre elles : celles de l'homme noble et de l'homme pauvre.

Eckhart part de la parabole des mines (Lc 19, 11-27) pour introduire la figure de l'homme noble, qui est pour lui la figure anthropologique par excellence, celle de l'homme accompli, de l'*asumptus homo* de la patristique, qui est une figure du Christ. Cet homme n'est pas noble par lui-même, mais par la vie divine qu'il accueille. Comme Paul sur le chemin de Damas, il a rencontré le Christ et il a été « enlevé jusqu'au troisième ciel », il « a fait l'expérience des richesses célestes » (2 Co 12, 2) et il en vit.

Quant à l'homme pauvre, il semblerait être son opposé. En fait, il exprime la même réalité, mais à partir d'un cheminement inverse. Eckhart le présente principalement dans le *Sermon 52*, à partir du texte des Béatitudes (Mt 5, 1-12) et il le définit à partir d'une triple négation : de la volonté, de la connaissance et de l'avoir. Mais, c'est là un volet de sa dialectique, car « un homme pauvre est effectivement celui qui ne veut rien, et qui ne sait rien, et qui n'a rien », mais cet homme pauvre peut également dire avec saint Paul : « Tout ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu », il est uni à Dieu. Comme l'homme noble, il vit véritablement la naissance de Dieu en lui. C'est, en effet, cette réalité, l'une des plus hautes de la vie spirituelle qu'Eckhart s'efforce de faire comprendre à travers ces figures.

Homme de la Bible, comme les Pères dont il est l'héritier, Eckhart en montre à ses contemporains toute l'actualité, à partir de créations verbales, autour du terme *Bild* (image) par exemple, de figures, de la mise en œuvre du rapport foi et raison.

DUCLOW D.F., « Meister Eckhart's latin biblical exegesis », in HACKETT J.M., *A Companion to Meister Eckhart*, Leiden, Brill, 2013, p. 321-336. • ENDERS M., « Die Heilige Schrift – das Wort der Wahrheit », in *Meister-Eckhart-Jahrbuch* 5 (2011), p. 55-97. • GROTZ S., « Auslegung oder Zerlegung? Interpretatorische Gewalt bei Meister Eckhart », in R. Schönberger und S. Grotz (hg.), *Wie denkt der Meister? Philosophische Zugänge zu Meister Eckhart*, *Meister-Eckhart-Jahrbuch* 5 (2012), p. 99-114. • KOCH J., « Sinn und Struktur der Schriftauslegungen Meisters Eckharts », in *Kleine Schriften I*, Rome, 1973, p. 399-428. • MANSTETTEN R., « Meister Eckharts Verfahren der Schriftauslegung », in G. BONHEIM und P. KATTNER (Hg.), *Mystik und Schriftkommentierung*, Berlin, 2007, p. 101-123. • MIETH D., *Meister Eckhart*, München, Beck, 2014, p. 109-123. • WEISS K., « Meister Eckharts biblische Hermeneutik », in *La Mystique rhénane*, Paris, PUF, 1963, p. 95-108. • WINKLER E., « Wort Gottes und Hermeneutik bei Meister Eckhart », *Freiheit und Gelassenheit. Meister Eckhart heute*, in Verbindung mit H. Falcke/F. Hoffmann, hrsg. und bearbeitet von U. Kern, München/Mainz, Kaiser, 1980, p. 169-182.

## ÉCOSSE

« Existe-t-il une nation dont la culture a été aussi influencée par la Bible que l'Écosse ? » La question a bel et bien été posée et, quelle qu'en soit la réponse, elle situe d'emblée la relation à un niveau exceptionnel.

État indépendant jusqu'en 1707, l'Écosse a toujours revendiqué une culture particulière. Et cette distinction se retrouve notamment dans le domaine religieux puisque, au moment de la Réforme protestante, le pays opta pour une forme distincte de l'Église d'Angleterre. Après des années de lutte pour défendre ce choix, l'Acte d'union confirma l'indépendance de l'Église d'Écosse qui est restée, en quelque sorte, le symbole, voire même la voix, de la Nation.

### Au cœur du calvinisme

Cet arrière-plan historique explique l'importance considérable de la religion dans la vie de tous les jours, la ténacité des controverses, voire la violence des conflits. Dans ce modèle presbytérien écossais, inspiré du calvinisme, la Bible, livre sacré par excellence représentant la parole divine, se

trouvait placée au cœur de la vie quotidienne. Par décret en date de 1579, chaque foyer avait obligation d'en posséder un exemplaire sous peine d'amende.

Aussi n'est-on guère surpris de découvrir le rôle majeur exercé dans une littérature qui, peut-être plus que toute autre, est imprégnée de religion et de la notion du mal. Outre un mode de fonctionnement particulier, qui se veut démocratique, les Églises presbytériennes d'Écosse sont fondées sur une interprétation de la Bible mettant l'accent sur quelques notions fondamentales. D'emblée l'individu est placé face à face avec Dieu, dans une relation solitaire tendue qui lui rappelle en permanence la responsabilité morale de chaque action dans ce qui sera l'enjeu final : être damné ou bien être sauvé. Cette vision place le bien et le mal au cœur de la vie quotidienne, lui imprimant de ce fait un sens tragique qui n'est pas dénué de pessimisme et de noirceur, mais aussi un repli sur des règles de bonne conduite ne tolérant aucun écart. À cela s'ajoute la notion de prédestination qui voudrait que le sort réservé à chaque être soit déjà déterminé par Dieu, quasiment à la naissance, sans marge d'intervention humaine. Toute possibilité de rachat dépend de la grâce divine. Les Élus de Dieu, quant à eux, héritent du beau rôle : à en croire certains, ils se trouveraient exemptés de soumission à la loi morale, aussi paradoxal que cela puisse paraître.

Cette lecture de la Bible héritée de Calvin trouvera en Écosse un terrain propice pour prospérer au point de marquer toute la littérature et de susciter chez bien des écrivains et intellectuels des réactions hostiles, tantôt pour avoir mis les Arts et les Lettres sous l'éteignoir, tantôt pour encourager l'hypocrisie ou une excessive rigueur morale.

### Les traductions

Rappelons qu'à l'origine de la traduction de 1611 qui, pendant des siècles, fait autorité dans le monde anglophone, se trouve le roi d'Écosse Jacques VI, lui-même poète et actif soutien des Belles Lettres. Aurions-nous aujourd'hui une King James Version écossaise si le cours de l'Histoire eût été différent ? La question est sans réponse mais il convient de noter que, avant même d'hériter de la couronne d'Angleterre en 1603, lors d'une Assemblée générale de l'Église d'Écosse tenue un an auparavant, le roi Jacques avait fait part de son